

## NOTAS Y CRÓNICAS

## SOMMES-NOUS ARRIVÉS A L'ÉPILOGUE DU DIALOGUE?

Il est, à l'heure actuelle, très difficile de caractériser la situation oecuménique. Elle s'établit selon les courants d'idées et la manière dont surgissent les divers problèmes. On veut bien reconnaître certaines erreurs mais, pour cela, il est nécessaire d'envisager de temps à autre une autocritique de ses propres conceptions.

Les raisons suivantes expliquent les imperfections du mouvement oecuménique: le mouvement oecuménique est animé par des groupements confessionnels très divers, dont la situation géographique et sociologique est souvent variée, et les points de vue théologiques très ancrés et de longue tradition. C'est pourquoi, une certaine Église ne peut pas considérer prioritaires des problèmes considérés tels par une autre dénomination confessionnelle.

Plutôt que de constater que nous sommes arrivés à un point mort, n'est-il pas préférable de dire que nous traversons une période de transition? Il est vrai que, en ce qui concerne les questions dogmatiques, les progrès accomplis ne sont guère réjouissants. Il a suffi d'effleurer ces questions de dogmes pour constater l'énorme distance qui nous sépare encore les uns des autres. Les plus pessimistes constatent que c'est la fin, c'est l'épilogue du dialogue. Au lieu d'admettre notre échec et de poursuivre vaillamment notre chemin dans l'oecuménisme, nous avons préféré nous écarter du sujet initial pour traiter des problèmes d'une autre nature, où une collaboration est plus facile. Dans un tel dialogue, il y a encore un autre point à relever: on utilise souvent les mêmes termes tout en leur attribuant un sens différent; c'est-à-dire que chacun, selon ses positions théologiques, essaie de donner des thèmes essentiels

de la Tradition, du Ministère, de la Communion, de l'Ecclésiologie, de la Parole de Dieu, de l'Esprit Saint, de l'Autorité, de la Participation, etc., une interprétation qui convient à ses propres traditions. Pour surmonter ces obstacles, on est tenté de dévier de ces sujets critiques, tout en s'occupant d'autres problèmes considérés marginaux ou para-dogmatiques. C'est le cas de l'Assemblée d'Upsal et pour la réunion du Comité Central à Cantorbéry, où le racisme et le développement sont devenus des sujets prioritaires.

Pourtant, en tant que chrétiens, il ne suffit pas de s'attaquer aux symptômes du mal, c'est-à-dire de le combattre superficiellement; tant que les racines n'en auront pas été extirpées, les symptômes réapparaîtront, travestis, et le mal ne disparaîtra jamais. Dans nos rencontres oecuméniques, on ne donne pas assez d'importance à la crise morale, au fléchissement spirituel, aux bouleversements des valeurs spirituelles, etc. On se contente de traiter ce qui est flagrant, et non ce qui est caché. Et c'est pourtant ce qui reste dissimulé qui est souvent à l'origine des troubles d'ordre spirituel et social de notre siècle.

La crise oecuménique actuelle provient encore d'un autre facteur. Le Conseil oecuménique des Églises, dont les membres sont de plus en plus nombreux et divers, craint de ne plus pouvoir faire face à une telle expansion des idées, et voit la tâche d'une coordination efficace entre ses membres toujours plus difficile. Le côté quantitatif risque de nuire au côté qualitatif. En tant qu'Orthodoxes, nous constatons que les Églises issues de la Réforme ne font pas de distinction entre les abus de la théologie post-réformée et les doctrines maintenues dans l'Église une et non divisée. Il est grand temps que nos amis protestants commencent à distinguer ces deux points, afin de définir plus clairement la vraie raison d'être de la Réforme. Sinon, la grande rupture entre la Réforme et l'Église une et non divisée reste le plus grand obstacle à une foi commune, proclamée et maintenue par le Corps de Christ.

Certes, à cause de ces nombreuses difficultés, l'oecuménisme traverse des phases d'avancement et de recul. De plus, il se heurte à l'indifférence de la masse. L'homme, dépourvu du sens du sacré, ne s'inquiète pas d'une Église divisée. Par contre, il s'élève un

mouvement d'indifférentisme et de contestation de la part des Laïcs contre les Ecclésiastiques.

Face à cette crise qui nous menace tous, Protestants, Catholiques, Orthodoxes, nous ne pouvons rester plus longtemps sur nos positions du passé. Nous devons trouver une solution à ces problèmes, en recherchant une voie nouvelle, et il nous faut rechercher l'idée du pluralisme dans l'Unité. Il ne s'agit pas de procéder à des concessions et des compromis, mais fidèles à notre Tradition, nous devons renforcer l'Unité qui nous a été donnée par Jésus-Christ.

### *Les causes des nos divergences*

Un obstacle non négligeable pour pouvoir arriver à un accord doctrinal entre les Églises est l'obstacle sémantique, la différence des formules employées dans les dogmes; les grandes vérités du salut devraient être revêtues inévitablement d'un certain vocabulaire commun, tiré de la langue courante. A présent la tâche des Conciles Oécuméniques inspirés par le Saint-Esprit face aux interprétations erronées des hérétiques, était de formuler les grandes vérités dans un langage clair reflétant l'intelligence courante, et acceptable pour l'Église Universelle.

A quelles constations arrivons-nous aujourd'hui? Nous voyons qu'un certain nombre des confirmations théologiques ne se heurtent pas à une entente parfaite avec la vérité en tant que telle, mais les formes qu'elles ont prises à travers les conciles a provoqué une disparité entre le contenu de la foi et son expression verbale. En d'autres mots, les dogmes sont habillés de termes humains qui souvent ne sont qu'un reflet relatif et non pas absolu de leur sens mystique et infini.

Pour sortir de ces difficultés, il faudrait d'abord ne pas identifier la foi avec la Théologie. Et nous arrive en effet très souvent d'être d'accord sur le sens d'une certaine vérité, sans pour autant être du même avis sur sa forme extérieure et standardisée.

Nous croyons souvent à la même chose, mais en rejetant la façon dont cette chose est formulée dans un texte. Une différence de vue s'introduit dans notre dialogue, et cette divergence nous

fait perdre de vue son facteur déterminant qui est culturel et strictement non théologique. Il y a un grand nombre de facteurs sociologiques et non-théologiques qui ont produit la cristallisation de telle ou telle formule doctrinale; prenons par exemple le ministère dans son aspect juridique, en Occident. Pendant le Moyen-Âge, il est obligé de se défendre contre l'immixtion du pouvoir séculier, tandis que pour les Protestants il est lié au status sociologique qui leur a fait rejeter toute autorité. Dans l'Église Catholique, par contre, le ministère dépend d'une centralisation du pouvoir sacerdotal autour du Pape, dispensateur d'une autorité universelle.

Ainsi la primauté s'exprime par le cumul des pouvoirs distribués directement de Rome.

Si nous ne nous rendons pas compte de tous les facteurs, souvent invisibles, qui ont provoqué et, souvent, rendu nécessaire cette centralisation, nous n'arriverons jamais à comprendre les causes de nos divergences.

Il est triste de constater que, trop souvent, on n'étudie d'une Église déterminée, qu'une seule question prise isolément, sans rendre compte des causes particulières, et non tout le contexte.

Ceci est le cas du problème de l'intercommunion.

Ces derniers temps, on met l'accent sur le fait que la foi dans la présence réelle devrait suffire à une communion ouverte. Bien que cela soit en effet un facteur indispensable, il ne réunit pas toutes les conditions exigées, car le communiant en s'approchant de la Sainte Cène ne s'approche pas du sacrement en tant qu'individu isolé, ce sacrement étant lié intimement avec les autres sacrements de l'Église. Le communiant se dirige vers le calice en tant que membre reconnu et ordonné d'un corps organique, qui est la communauté eucharistique. Il appartient donc à la communauté sacramentelle. Il confesse la même foi dont l'apogée est sa communion, qui est le signe visible de son union avec le Christ (dont il est le peuple). Il lui est donc impossible de séparer la communion des autres articles de la foi et de mettre uniquement la question qui l'intéresse en relief.

Pour que ce dernier point devienne plus compréhensible, je me permettrai de me référer à l'attitude de l'Église envers les pénitents. Un pénitent reste un croyant, même si pour des méfaits mo-

raux il est exclu de la table commune. Il n'est pas assailli par le doute sur les grandes vérités si l'Église ne lui accorde la communion qu'à la condition qu'il ait accompli préalablement certaines disciplines pénitentielles.

\* \* \*

L'influence de la théologie contemporaine nous met en face d'une autre tendance. Beaucoup de gens soucieux de redécouvrir les origines authentiques de la foi chrétienne recourent aux sources anciennes. Ils pensent que l'on doit maintenir les éléments sémitiques exclusivement et rejeter tout ce qui provient de l'influence des cultures anciennes, grèque et latine. En procédant à la déshélénisation et à la délatinisation de notre foi nous commettrions une grande erreur de jugement, cela équivaldrait en effet à jeter la terre avec la plante. Une fleur doit aussi son existence au sol qui est incorporé dans ses racines.

La prédication du Christ, le «Kerygma», les écrits pauliniens, étaient toujours à la portée des peuples auxquels ils s'adressaient, en tenant compte de la pensée de l'homme courant, et en admettant tous les éléments positifs de l'antiquité. Dans toutes les épîtres de Saint Paul nous voyons que le message du Christ a été incorporé, mêlé intimement et organiquement à certaines valeurs humaines qui ont aussi leur prix.

Le Christ n'est pas une doctrine nue et irréelle. L'Homme-Dieu représente aussi la grande vérité de l'Incarnation. Le Logos est devenu homme.

J'estime que pour rendre productives les valeurs humaines dispersées dans une diversité harmonieuse parmi les Églises géographiquement séparées, et pour leur rendre plus accessibles toutes ces considérations, il faudrait les étudier à la lumière de ce qui nous différencie et, considérant nos insuffisances, modifier nos méthodes pendant cette première étape de l'ère du dialogue.

Que l'impossibilité d'aboutir à une uniformité de forme doctrinale ne nous empêche d'ailleurs pas de chercher l'unité essentielle de la Foi qui a emprunté au cours de siècles toutes les expressions à sa disposition et est encore prête à s'associer avec des nouvelles formes d'une époque technocrate et multidimensionnelle.

En vérité, oecuménistes et non savent ce qu'ils ne veulent pas, mais ne savent point ce qu'ils veulent.

La plus grande confusion règne dans les esprits quand on veut chercher les foyers précis de crise oecuménique. On a le sentiment que deux formes de pessimisme contraires se partagent certaines fractions d'ailleurs diversement nombreuses et agissantes. Certains redoutent tout changement de position et d'attitude, toute remise en cause; il lient formules doctrinales et expressions théologiques à des choses en elles-mêmes respectables, mais non immutables, ils quettent l'hérésie; ils condamnent et se referment sur un fixisme sans concessions; rien n'est solide à leurs yeux sinon le passé.

À l'autre extrême, on trouve ceux qui n'accordent plus aucune valeur aux structures et mentalités produits d'une piété enracinée d'une certaine communauté. Ils ne veulent voir que le caduc et le relatif. Comment se conduire? La situation actuelle est marquée par le contraste entre des paroles éloquentes pour une ouverture et un immobilisme et fixisme. Manie des gestes pour une réconciliation chez les uns, peur des concessions chez les autres; à un pluralisme qui semble menacer l'unité se joignent une série de colloques interminables avec discussions stériles et fatigantes. Il arrive qu'on s'en félicite, suivant que l'on souhaite mettre en relief les aspects positifs, ou, au contraire, que l'on souhaite entendre sonner l'alarme. La nécessité imperative du dialogue commandée par notre époque ne se tourne pas à déprécier ce qui se cherche et ce qui germe.

Il est incontestable que nous sommes encore esclaves de limitations linguistiques. Les défenseurs du langage théologique de tous bords n'ont rien fait pour dépouiller l'influence d'une façon de penser, d'une imagerie plus ou moins consciemment engagée dans un conservatisme extrême. Qu'on songe par exemple aux clichés qui pour le grand public sont liés à Athènes ou à Rome et à leurs civilisations, clichés sans doute créés en partie par les écrivains grecs et latins eux-mêmes, et largement repandus par les manuels traditionnels. Dans le passé on s'est dans le camp complu à glorifier tout aussi unilatéralement leur société et à l'ériger en justification d'une culture insoutenable.

Un premier effort consistera à rompre les amarres avec cette

conception idéalisée du passé classique, qui voyait dans l'étude des langues antiques une école de vertu, à dépasser le moralisme philosophique auquel la langue cache et à atteindre la réalité psychologique, historique et sociale que masquent les slogans et les lieux communs.

MGR. EMILIANOS TIMIADIS  
*Metropolitte du Calabre*